

actuellement tu es libre ; tu n'iras pas à ton magasin, et demain tu seras enchantée de ne nous avoir pas quittés. M. Alfred, je vous la confie ; ne permettez pas qu'elle nous quitte. On était arrivé sous le vestibule, et chacun, enveloppé de son mieux, s'était risqué au milieu de ces industriels d'occasion qui encombraient les diverses issues des salles de bals, essayant, par tous les moyens permis ou non, d'exploiter votre impatience ou votre fatigue ; véridibles maraudeurs du plaisir, qui poursuivent impitoyablement votre retraite. Enfin les voitures s'étaient avancées, non sans peine, et les huit danseurs gagnèrent la rue Montorgueil, cette véritable terre promise du carnaval. Durant la course, Alfred, encouragé par la bienveillance de sa compagne, avait risqué quelques mots tendres et empressés qu'on avait écoutés sans trop de colère. Il voulut alors s'emparer d'une charmante main qui venait d'être dégantée ; mais on l'avait retirée brusquement. Le masque de Julie était tombé, sans qu'Alfred pût cependant la voir bien distinctement. Le jour commençait à peine à paraître, et l'éclairage toujours économique de l'édilité parisienne n'allait pas jusqu'à illuminer les sombres profondeurs d'un fiacre. L'âcheuse avarice de gaz, qui a causé bien des mécomptes et servi les perfides avances des femmes dont le poète des femmes de trente ans n'aurait pu même célébrer le regain.

On s'était arrêté à l'entrée d'un restaurant dont les lampes inondaient la rue d'une vive clarté ; Alfred allait donc voir enfin cette mystérieuse beauté dont le mélange d'abandon, de réserve, de coquetterie excitaient vivement sa curiosité. Au bruit qui s'échappait des voitures, à ces joyeux propos, à ces rires gaicants, quelques personnes avaient interrompu leur course pour voir ces heureux fous. Parmi elles se trouvait un homme d'un âge avancé déjà, revêtu du modeste costume d'un garçon de caisse, la figure ouverte, mais usée par une pénible existence. Quand il aperçut Julie, à laquelle Alfred présentait la main afin qu'elle descendit de voiture, il sembla frappé d'un pénible étonnement, porta la main à son front, et laissa presque involontairement échapper quelques mots : « Ah ! mon Dieu, c'est elle ! perdu... » Julie se retourna, et chancela presque en voyant cet inconnu s'éloigner. Alfred se hâta de l'enlever légèrement, et la conduisit dans une salle où ses amis l'attendaient. Pendant ce court trajet, il avait attentivement considéré Julie, et il pensait l'avoir reconnue.

Aussitôt qu'elle fut remise et qu'elle se fut placée, il la regarda de nouveau avec tendresse. « Quelle heureuse circonstance, mademoiselle, de vous retrouver après avoir été si longtemps repoussé par vous, quand je craignais que vous fussiez perdue pour moi ! » A ces paroles prononcées à voix basse, la figure de la jeune fille se colora d'une teinte charmante, elle baissa doucement les yeux en disant : « Ah ! monsieur, ne vous hâtez pas de me juger. »

Alors son embarras, son trouble, rendaient plus ravissante encore la timide jeune fille. Son domino, entr'ouvert, avait glissé sur ses épaules, et laissait voir la naissance d'un délicieux corsage ; son cou, gracieusement incliné, supportait languissamment sa tête. Le visage pâle ou couperosé, de la couleur ardente de l'échauffement des femmes placées auprès d'elle, faisait merveilleusement ressortir les tons délicats qui nuançaient faiblement ses joues, et maintenant que le jour était venu, la fraîcheur de Julie pouvait seule supporter cette difficile épreuve à laquelle succombe toujours cet éclat factice que donne l'animation d'un bal. Plus il l'admirait, plus Alfred se sentait entraîné par la grâce de cette physionomie pleine d'une inexprimable douceur.

*La suite au prochain numéro.*